

L'EXTRAVAGANT MISTER RUGGLES (1935)

de LEO MAC CAREY

**avec Charles LAUGHTON Mary BOLAND Zazu PITTS
Charles RUGGLES**

Paris 1908. A son réveil, le comte Burnstead apprend à son fidèle majordome Ruggles qu'il a été l'objet la veille d'un pari de poker perdu contre un couple de touristes américains. Si le mari, Egbert Floud aux manières de cow-boy, n'a que faire d'un majordome, son épouse Effie compte bien sur Ruggles pour enseigner à son mari les bonnes manières et l'élégance. Bien vite Ruggles doit se rendre à l'évidence ; il va être contraint de suivre ses nouveaux propriétaires à Red Gab aux États-Unis, dans la région de Washington.

C'est sur ce canevas énorme que commence le film de Leo Mac Carey.

Mac Carey commence sa carrière cinématographique en supervisant des courts métrages du tandem Laurel et Hardy. Mais ce n'est qu'en 1933 qu'il signe son premier film important avec les Marx Brothers « Soupe aux Canards », important pour lui et qui, avec sa mise en scène, va vraiment donner une dimension aux trois frères qui étaient encore quatre à l'époque. Ça sera leur seule rencontre car Mac Carey ne voulut plus jamais tourner avec eux, les considérant comme fous.

Mais ce film va lui amener « Ruggles » sur un plateau par les producteurs américains de l'époque.

L'histoire de Ruggles repose sur l'opposition culturelle entre les anglais et les américains encore à peine sortis de la conquête de l'Ouest.

La différence est encore amplifiée par le fait que Ruggles opère dans la haute aristocratie anglaise.

Mais si le souvenir de l'école burlesque est encore bien présent le film va glisser vers un sentimentalisme et une belle empathie, tout en allégeant les lourdeurs mélodramatiques du sujet. Chez Mac Carey déjà le rire ne va jamais sans les larmes et réciproquement. On peut dire que « Ruggles » est son premier chef-d'œuvre.

L'art de Mac Carey jongle avec des figures caricaturales, sans jamais les figer dans des archétypes. Ruggles est un majordome anglais, Burnstead un lord oisif, Floud un plouc américain et Jackson un arriviste snob.

Mais sans le regard bienveillant du réalisateur, une matière malléable sensible à la nuance se dessine propre à émouvoir. L'exemple de la dernière scène et du chant entonné à l'unisson par les différents protagonistes en est particulièrement représentative. Mais s'ils sont bien ce qu'ils sont leur nature

n'empêche pas la compréhension mutuelle, la reconnaissance les uns les autres, et une forme de bonheur collectif. La réaction à un gag est souvent aussi importante que le gag lui-même. Les personnages du film nous sont proches parce qu'ils sont en partie comme nous, parfois gauches, parfois faibles mais résolument sincères.

Il fallait à Mac Carey un comédien de la taille de Laughton, comédien caméléon s'il en est qui livre ici une drôle de performance, aussi brillante que troublante.

Avec son visage rond qui renvoie autant à la douceur qu'à la monstruosité, sa voix changeante qui va des aigus stridents aux graves à peine audibles, et cette rigidité physique, comme morale, il compose un personnage déroutant qui ne suscite pas une empathie immédiate. Sa propre conquête du bonheur, son affranchissement progressif des carcans, dans lesquels il s'est enfermé, va provoquer l'adhésion progressive du spectateur jusqu'à un final cathartique propre à mettre les larmes a priori improbables aux yeux.

Floud est un personnage inculte, sans savoir vivre, aux manières rustres avec en plus ses inclinaisons problématiques à l'alcool, mais en même temps c'est un des personnages les plus attachants du film comme un résumé de la vision de l'humanité lucide mais bienveillante véhiculée par Mac Carey.

Il y a ici une vision de la démocratie américaine réaliste, parfois vacharde, sans culture. Nous avons d'un côté un lord anglais issu d'une prestigieuse famille d'aristocrates, mais oisif et incapable et d'un autre un américain mal dégrossi, un self made man qui vient à Paris pour boire des bons coups aux terrasses des cafés en faisant croire à sa femme qu'il visite les musées les plus prestigieux. Au milieu, l'épouse de l'américain qui rêve de la vie du lord anglais tout en se coltinant celle de son époux. Des personnages outranciers, volontiers grotesques qui vivent dans l'espace clos de leur propre micro-culture.

Ruggles va passer d'un mode à l'autre et va reconquérir son libre arbitre et son droit de choisir. Une scène clef sera celle du saloon où à la fin d'une leçon décousue de Floud, les mots de Lincoln à Gettysburg semblent lui revenir aux lèvres presque malgré lui, comme ressurgissant du fin fond d'une mémoire ensevelie.

Devant des américains ignorants, surgissent les mots les plus forts de Lincoln ayant conduit à l'édification de la nation américaine. Ce que semble nous dire Mac Carey c'est que la liberté d'être, de s'exprimer, d'entreprendre n'est pas une possession, c'est la reconquête permanente, c'est finalement au contact de la différence la plus extrême avec ce qu'il s'était efforcé d'être jusqu'alors que Ruggles deviendra enfin ce qu'il est vraiment. Son rôle de majordome chez le lord anglais avait mis son âme sous un éteignoir.